

Valcogne

Plomb sur Ablon

- Valcogne -

Plomb sur Ablon

© - Valcogne -, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1283-6

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

REMY
BOUILLON D'ONZE HEURE.

Une nuit noire et paisible. Rémy se trouvait dans les environs de Chartres. Bois, plaines, villages, sentes, bercés par la lune à son premier quartier. Juste assez pour voir sans être repéré. Il avait croisé très peu de véhicules jusqu'ici. Tout le monde devait être collé devant le match France-Roastbeef tant attendu. Sauf quelques femmes, vraisemblablement. Il avait engagé sa voiture dans un chemin forestier, en veilleses, puis cheminé doucement jusqu'à une clairière. Là, il avait fait demi-tour, plaçant son museau vers la route. Il devrait sans doute se grouiller pour repartir. Sa cible, ses commanditaires en étaient sûrs, vivait seul dans un corps de ferme. Il en connaissait les moindres recoins pour les avoir étudiés sur plan et aussi par expérience, en ayant connu bien des semblables. Le type qui se terrait là n'avait plus rien à leur apprendre, des litres de sang souillaient ses mains de terroriste endurci.

ON avait décidé que le capturer ne ferait rien avancer de plus. Il était temps d'en finir. Rémy avait carte blanche. C'était son boulot, sa spécialité, de résoudre ce genre de problème.

ON avait volontairement lâché la surveillance, écarté tous ses collègues pour lui laisser le champ libre. Au moindre mouvement suspect sur un rayon de cinquante kilomètres il serait averti de toute venue intempestive, tout survol ou appel inattendu vers celui qui planquait là. Vêtu d'une combinaison sombre, pratique, Rémy marchait souplement, visage recouvert de maquillage noir.

Révolver en main, il progressait silencieusement, dans son dos, un petit sac banal.

Pas de bruit dans la maison, pas de lumière. Le sujet dormait peut être. Il était tôt, mais c'était une possibilité. La tâche serait plus aisée. Rémy ouvrit la porte latérale d'un ancien cellier débouchant par une autre sur l'étable, vide aujourd'hui, et depuis belle lurette, des chèvres qui la peuplaient. Débris de paille au sol, outils abandonnés, bidons, qu'il prit garde de ne pas heurter. Sa mini-lampe jetait un pinceau caressant ce qu'elle découvrait, lui

permettant de voir suffisamment.

Il traversa la pièce, déboucha sur un débarras où s'entassaient pêle-mêle vieilles chaises cannées trouées, antiques écrans de télévision, bahuts déglingués, cageots, roues de vélos, et une imitation d'horloge Comtoise. Il sinua au milieu du bric à brac en retenant son souffle. Il percevait la voix lointaine d'une radio d'information. La prochaine pièce serait la chambre, donnant sur une petite salle à manger elle-même ouvrant sur une cuisine. La salle de bain en retrait de celle-ci, sur la gauche.

Cette fois, il trouva une porte fermée à clef. Il prit une petite poire métallique dans son sac, inséra son bec dans la serrure, patienta une minute. Il entendait à présent distinctement les nouvelles. Le speaker expliquait pourquoi et comment une usine chimique avait explosé non loin d'Orléans. Sa proie devait être sourdine pour écouter si fort, à moins qu'il ne couvre ses propres mouvements.

L'acide ayant terminé son travail, Rémy actionna le bouton qui tourna sans à coup et pénétra là où l'individu passait ses nuits. Un lit banal, des meubles à l'avenant, fenêtre aux volets clos, draps et couvertures soigneusement bordés, une infime odeur d'alcool dans l'atmosphère.

Le gars devait s'endormir à coup de whisky. De la part de types qui détestent tout ce qui vient de l'occident, c'était plutôt paradoxal. Rémy le trouva affalé dans un fauteuil de cuir hors d'âge aux accoudoirs griffés. Il sommeillait malgré le boucan émit par son transistor.

Fatigué d'être aux aguets depuis trop longtemps, sans doute. Contre son flanc reposait une kalachnikov rutilante, modèle luxe, un peu tapageur, mais redoutable. Rémy suspendit son pas, sa respiration, resta immobile. Il se concentra, habita l'endroit en évitant tout mouvement. Enfin, il s'approcha encore. Avec une rapidité stupéfiante il plaqua sur le visage de l'homme un tampon qu'il tenait dans le gant de sa main droite et le pressa. Sa proie sursauta une demie seconde, arqua le dos et écarta les bras de surprise. Efficacité, simplicité.

Du velours. Rémy tenait cette technique d'un parachutiste qui l'avait entraîné longuement en Guyane. Il avait rapporté de là bas ce soporifique concocté par une tribu qui en connaissait seule le secret et marchandait à

prix d'or sa décoction. L'homme médecine lui avait expliqué qu'à base d'extraits de plantes locales, elle pouvait être dosée pour endormir, soigner ou tuer. Il avait choisi la première version. Il pouvait utiliser des produits chimiques européens mais, à la différence de ces derniers, le sien ne laissait aucune trace identifiable et se volatilisait rapidement une fois employé. Il s'empara de l'arme, jugea l'inclinaison crédible, appuya sur la détente. En maître du tir il évita une rafale inutile, trop bruyante, et déclencha un seul coup. La balle entra sous le menton, traversa la boîte crânienne et le dossier en dispersant des morceaux de cervelle et de bois. Il plaça ensuite l'arme de façon convaincante sur le mort, inclinée sur sa poitrine.

Satisfait, il recula et guetta toute réaction extérieure. Au pire, si enquête il y avait, la seule chose qui intriguerait les policiers serait cette serrure fondue. Mais elle avait pu l'être par des cambrioleurs depuis longtemps. Resterait à constater un suicide. Vu le pedigree du défunt, personne ne remuerait ciel et terre pour infirmer ce constat. En cas de remous, ses chefs sauraient influencer les équipes de recherche, invoquer le secret-défense, étouffer l'affaire. En démocratie, heureusement, on avait quand même des moyens de se défendre, et, comme partout, ils étaient souvent durs et peu orthodoxes.

Il effectua un rapide tour d'inspection finale. Dans une sacoche mince déposée sous le lit, il fit main basse sur trente mille euros en billets. Un poignard de combat Américain dormait sous la taie d'oreiller. Rémy le plaça dans la main du défunt pour bien imprimer ses empreintes digitales. Une de ses dernières victime ayant bénéficié d'un rapide passage dans l'au-delà difficile à expliquer aurait bientôt cette arme auprès d'elle, ainsi on connaîtrait presque immédiatement l'identité de l'assassin et tout serait clair.

Il emprunta le chemin inverse de son arrivée, referma soigneusement les ouvertures, revint calmement à son véhicule. Il démarra doucement, feux éteints, aborda la route vicinale, tourna sur sa droite, alluma ses phares, disparut dans la nuit à travers la campagne.

Sans aucun état d'âme. Juste une idée en tête, rentrer chez lui, se doucher, fumer une cigarette, boire une fine à l'eau, satisfait du devoir accompli et, peut être, aller en ville voir une fille, se détendre dans une étreinte tarifée,

comme d'habitude.

Autant il accomplissait ses missions avec sérieux, autant il répugnait à s'engager dans toute autre forme d'épanouissement personnel. La mort était sa vraie maîtresse, elle lui avait quelquefois laissé un baiser dans le cou. Il avait appris à la donner aux autres en attendant de la rejoindre un jour. Et, pour l'instant, c'est elle qui lui permettait de vivre à l'aise !

CHAPITRE 1

UN TOURBILLON DANS LA SOUPE

L'Ancien s'était levé tôt, comme toujours. Pour des raisons pratiques, prendre les livraisons de bières et d'alcool, et d'autres, confidentielles, comme les habitudes qu'on contracte après trente ans de vie militaire et cinq ans de prison. A six heures pile, le jeune livreur du fournisseur était là, derrière le rideau de fer. L'Ancien, connaissant le bruit du camion, descendait en l'entendant arriver. Venait le rituel journalier. Un bref salut, le même chargeait son diable, puis ils déposaient tout à la cave. Après contrôle, l'Ancien hochait la tête. Ils remontaient. L'Ancien passait derrière le bar et, en silence, concoctait un café.

C'était un de ses moments préférés. L'amertume du breuvage, de bonne qualité, le consolait de la lavasse qu'il avait subie longtemps. La présence discrète du garçon, peu causant, lui permettait de démarrer une bonne journée. On était début Novembre. Malgré un automne bien arrosé, les cieux semblaient plus cléments, le soleil décidé à s'imposer. On sentait poindre un début de vacances de fin d'année, juste en voyant les habits colorés, de plus en plus confortables, des femmes dans les rues.

Les premiers clients ne tarderaient pas. Des bons gonzes, de ceux qui vont trimer pour trois balles pendant cent ans pour se garer des voitures, usés, déchiquetés, heureux de profiter de quelques trimestres de retraite. Des femmes aussi, secrétaires, hôtesse de l'air, femmes de ménage, venaient ici avant de sauter dans le train de banlieue de la proche gare pour rejoindre leur chagrin.

L'Ancien, pour être bien situé, il l'était ! A Ablon sur Seine, sur les quais, dans un bel immeuble de trois étages, Café, Hôtel, Restaurant, à trente mètres de la SNCF. Et pour couronner le tout, un arrêt de bus jouxtant sa propriété. Tout ce joli monde venait du fleuve, des alentours, et se rendait à Orly, Paris, Roissy dans un sens où Juvisy, Villeneuve St Georges, Melun, dans l'autre.

Les pochtrons de l'aube, fidèles d'entre les fidèles, écluseraient un blanc

sec avant de se précipiter vers le train pour courir au turbin, non sans avoir, comme chaque jour, commentés l'actualité, essentiellement sportive, de leurs conseils avisés. Eux qui ne foutaient jamais les pieds sur un stade, hormis parfois dans les tribunes, assis sur leur cul, se permettaient de juger les efforts de mecs ou de nanas qui les auraient décimé au cent mètres.

L'Ancien les écoutait patiemment. Quelquefois, il opinait du chef, en silence, devant tel ou tel discours, diplomate, mais n'en pensant pas moins. Puis arrivaient les filles de l'air, apprêtées, jolies comme des cœurs, aux longues jambes bien moulées, honorant leur uniforme. Elles discutaient entre elles, avaient toujours un mot gentil à son égard.

Elles illuminaient le rade dès qu'elles y pénétraient et, sans le savoir, égayaient ses vieux jours. C'était bon de voir des filles saines, sans prétention, normales, pour lui qui avait expérimenté tant de tordues qu'il préférait vivre seul depuis longtemps que s'aventurer dans des histoires où on amène sa franchise pour laisser ses plumes. Oh, bien sûr, il n'était pas abstinent. Il fréquentait une femme sympathique depuis quelques temps, mais avec la prudence d'un vieux cheval de retour. Conscient malgré tout qu'il convenait de ne pas en rajouter au risque de tout bousiller. Ensuite, passeraient les types en voiture, ravis de pouvoir se garer à l'aise sur son grand parking, voyageurs de commerce, en général, et quelques routiers.

Des types plutôt joviaux dont le métier reposait essentiellement sur la communication, qui le traitaient avec une familiarité de bon aloi. Certains, très peu, triés sur le volet, montaient parfois partager un bon moment avec Sylviane, au dessus, dans la chambre libre. L'Ancien fermait les yeux à ce sujet tant que la discrétion était respectée. Sylviane ne tirait pas trop sur les bords.

Elle bossait bien, il la rétribuait correctement et ne voyait pas d'objection à ce qu'elle étoffe ses fins de mois sans lui porter préjudice. Il n'en croquait pas, d'ailleurs. Leur intérêt commun était que tout baigne.

On pouvait lui reprocher sa morale élastique, pas d'être un maquereau. Pour le seconder, il avait aussi Madame Ferruche, patronne de la partie hôtelière, de la caisse, des commandes. Veuve, elle tenait la cabane d'une main de fer et attirait beaucoup de clients. Certains, des rêveurs, lui

tournaient autour dans l'espoir fallacieux de lui plaire un jour. Belle et grande brune aux formes généreuses, elle était séduisante, intelligente. Ses yeux gris très pâles lançaient parfois des éclairs orageux quand elle était en rogne. Elle savait se faire respecter.

A côté de ça, commerçante en diable, connaissant tout le monde par son petit nom et les goûts de chacun. Au bar, voyant venir de loin x ou y, elle préparait son breuvage habituel et la personne le trouvait déjà prêt avant même de l'avoir commandé. Si il ou elle avait changé d'avis, Madame Ferruche donnait la consommation réclamée sans râler et casait celle qu'elle venait de préparer à quelqu'un d'autre. Du grand art.

Avant l'agitation, l'Ancien déplia son journal. Le même lui avait juste adressé un signe de tête en partant et glissé comme un fantôme vers son véhicule. Il avait eu la délicatesse de poser le canard sur le comptoir. Un geste usuel de sa part. Sa manière de remercier l'Ancien pour ses caouas gratis. On disait en première page que le pays était dans une mouscaille terrible mais qu'on allait voir ce qu'on allait voir, qu'on avait traversé on ne savait combien de guerres mondiales, que le gouvernement se faisait fort de remettre les choses en état. L'Ancien avait entendu ces conneries toute sa vie, ça ne l'amusait même plus. En bas, sur la droite, la photo d'un artiste connu. On expliquait que cet andouille, qui avait tout pour être heureux, beauté, pognon, gloire, avait fumé sa femme à coup de serpe. Le procureur réclamait la perpétuité. S'il ne l'aimait plus, pensait l'Ancien, il suffisait de divorcer, il aurait retrouvé une autre liberté plutôt que la perdre à jamais. Mais ça, pour les andouilles, c'est trop simple. Ils prennent toujours la pire des solutions, pour bien en baver. Des masochistes. Le monde en était plein. Il tourna les pages et tomba sur un entrefilet anodin, dans la rubrique faits divers. Il était écrit :

« On a retrouvé le corps sans vie de Gérard Anselme, soixante cinq ans, dans son garage de Sevry. Il gisait dans son véhicule. On a toujours soupçonné Gérard Anselme, surnommé « L'ange exterminateur » dans le Milieu, d'avoir participé au casse de la Rue Montaigne. Sans jamais en apporter les preuves. »

Et c'était signé : « Hubert Lefranc ».